

Visage et face : une brève lecture de Pierre Emmanuel

par Anne Simonnet

En juin 2010, une affiche annonçant le festival de danse de Montpellier présentait un étrange mouvement, harmonieux dans ses formes et ses couleurs mais difficilement compréhensible au premier abord : on y voyait un entrelacement de bras et de jambes, des mains... aucun visage, comme si le graphiste avait voulu nous indiquer précisément qu'il ne s'agissait pas de comprendre, mais simplement de regarder, d'admirer. Peut-on penser qu'il s'inscrivait dans ce courant de la danse contemporaine qui veut que l'artiste danse pour lui-même et non pour un public qui n'est là qu'en tant qu'invité ? Toujours est-il qu'il se situait aux antipodes du regard emmanuélien sur l'art. Car l'homme disparaissait pour se réduire à des éléments corporels, devenait en quelque sorte un « objet » d'art, comme le serait une sculpture ou un tableau contemporain, quand il est le centre de la recherche de Pierre Emmanuel.

Un poème de *Sodome* intitulé « Naissance du visage » semble répondre presque directement à l'affiche que nous évoquions :

« O visages que votre angoisse d'être vus
Fond en spirale accélérée, immense hélice
qui croit brouiller les traits de l'Ange en s'oubliant
et gagner la face impassible à son vertige,
virez virez jusqu'à l'absolue fixité
toujours plus vite en votre haine de vous-mêmes !
L'axe vous tient en son pouvoir, il sait pour vous
le sens de la fureur glacée qui vous tourmente :

lui, l'œil intérieur, n'en est point ébranlé ».¹

Il s'agit en fait ici d'une attitude spirituelle et non d'abord d'un mouvement corporel. Mais l'unité de l'homme fait que les deux se rejoignent et se manifestent mutuellement. Que ce poème appartienne à *Sodome* n'est d'ailleurs pas un hasard : les habitants de cette cité, selon Pierre Emmanuel, refusent de s'offrir à l'autre en se quittant eux-mêmes. Or la rencontre suppose le visage, se fait dans et par le visage, dans la communication des regards, ensuite seulement grâce au geste ou à la parole. A l'inverse, les habitants de Sodome ne sont que faces pétrifiées, semblables aux murs de leur cité blanche, refusant toute aspérité, toute possibilité de rencontre :

« Ces murs blancs de haine, ces passants
crépés par la clarté hagarde de l'attente
ces aveugles l'œil blanc qui voit dans la blancheur,
ces corps plâtreux qui sonnent creux quand l'air les
[frappe

ces statues lapidant les vivants dans les rues,
telle est la ville consacrée à la Colère
par l'éclair de l'Épée brusquement dégainée ».²

1 *Sodome*, « Naissance du visage », p. 302. Les œuvres poétiques sont citées d'après l'édition complète de l'Âge d'Homme (tome I, 2001 ; tome II, 2003).

La Face humaine. Paris : Seuil, 1965

L'Honneur de Dieu, inédit, archives de l'IMEC.

Le singulier universel, 1^{re} émission, France-Culture, diff.

14.02.1995, émission conduite par Paule Chavasse pour le dixième anniversaire de sa mort.

2 *Sodome*, « Prière sur Sodome », p. 271.

La recherche du même empêche que l'on découvre le visage d'autrui, comme d'ailleurs le sien propre. On le réduit alors à des yeux, une bouche, un élément quelconque, sans se laisser appréhender par le tout qui révèle l'être, la personne, au-delà de ses traits. On l'objective, comme le fait l'affiche que nous évoquions, mais tout aussi bien la publicité qu'évoque Pierre Emmanuel dans un autre poème et qui réduit la femme à une bouche fardée, à une série d'orifices.³ L'amour est alors impossible.

Dans « Rue Saint-Denis » comme dans « Sexshop », le visage disparaît complètement ; il ne reste plus que les mouvements de corps aussi impersonnels que dans un hôpital :

« Flanc contre flanc. Chaleurs solipsistes.
[Intouchables
Chacun gravite à des distances infinies.
D'autrui. De soi. Tous cependant plombés
[ensemble.
Entre eux se veulent invisibles. Se coulent
Tacites dans leurs intervalles sidéraux.
Sans choc. Affairement d'infirmières autour
D'un bloc opératoire : tout s'y touche
Du bout des doigts aseptisés, honte masquée ».⁴

Lorsqu'il évoquait les amours vénales, dans *Tristesse ô ma patrie*, quelque trente ans plus tôt, Pierre Emmanuel écrivait déjà :

« La jeune fille à la croisée Rue-aux-Visages
regarde s'écouler le flot de ses amants
ses timides amants dont l'âme est une amande
s'en vont tournant la tête et souriant, tournant
très vite dans la rue sans rideaux ni visages
Rue-aux-Nuques-Baissées qui s'en va vers la

L'on peut ainsi refuser son propre visage à autrui, n'offrir au regard de l'autre, à son visage, qu'un dos courbé, une nuque penchée vers la terre, dans la conscience qu'offrir son regard serait se dévoiler et, peut-être, dire sa honte de repousser le don de soi et d'autrui.

L'ouverture et l'accueil s'expriment ainsi tout à la fois dans le corps et le visage, indissociablement. C'est pourquoi l'amour suppose pour Pierre Emmanuel à la fois distance et proximité. Dans *Sodome* toujours, la tentation est de les abolir. C'est vrai des Sodomites, qui ne reconnaissent qu'eux-mêmes, mais ce l'est aussi d'Adam et Ève. Le serpent joue de ce désir d'unité – ou de fusion ? – pour les séduire :

« Des deux corps
s'épient interdits, se mirant l'un à l'autre
et qu'une âme commune en tumulte animait
lequel était l'unique Moi, lequel l'Image ?
Ou n'étaient-ce que deux reflets dépareillés
d'une même pensée de dieu dans l'eau du songe ?
(...) je vivais le duel des corps cherchant leur Autre
se pénétrant avec l'ardeur de la pensée
se nouant fibre à fibre en un seul cri, farouche
à en faire trembler de silence les cieux

(...) « Si tu manges le fruit vous serez réunis »
– implacable bélier de parole dans l'ombre –

« Si tu manges le fruit Tu seras réuni »
– l'écho ajoute aux sombres mots un sens plus
sombre ».⁶

Dans *Sophia*, l'amour naît entre Adam et Ève

3 *Sophia*, « Women's lib », p. 370 sq.

4 *Sophia*, « Sexshop », p. 375.

5 *Tristesse ô ma patrie*, « Jeune fille à sa fenêtre », p. 454.

6 *Sodome*, « Prière sur Sodome », p. 274-275.

du regard, lequel fait naître la parole dans le même mouvement. En eux s'expriment la reconnaissance : découverte puis connaissance mutuelle et sentiment de gratitude pour le don que l'autre fait de son visage, de quelque chose de son mystère : « Le regard d'Adam » succède au « regard d'Ève », et chacun s'exprime en s'adressant à l'autre, fasciné par le mystère de la ressemblance et de la dissemblance tout à la fois.

« Et tes yeux s'ouvrent dans mes yeux, tes lèvres
[tètent

Mon haleine, le ciel est fait de nos fronts joints
Nos visages fondent leur nuit, de lentes algues
Bercent nos mouvements de barque... Te voici
Droit soudain, moi couchée dans ton empreinte :
[l'ombre
Estompe le couchant de mes dunes tandis

Que le soleil captant ta face s'éblouit ».⁷

Pourtant la distance n'est pas encore véritablement accomplie entre eux.

« Ta bouche est au-dessus de mes lèvres. Elle y
[souffle

Le feu. Je ne sais rien du soleil que l'éclat
De mon visage sur ta face qui rougeoit.
Le temps des mondes c'est ton sein qui le
[gouverne

Toute marée est de ton sang. Mon cœur ne bat
Que par le tien : mûrir en toi n'en finir pas
De ton été inextinguible, tes entrailles !
Tu me conçois et me consumes. »⁸

Aussi le poème suivant, « Ensemble », évoque-t-il davantage les deux arbres du paradis, l'arbre de vie et celui de la connaissance du bien et du mal, qui s'unissent en s'opposant, que l'amour même du premier

couple. Tant qu'un tiers n'est pas intervenu entre eux, tant qu'ils n'ont pas pris conscience de ce tiers, l'homme et la femme ne sont pas vraiment « Je » et « Tu ». Leur désir est de se confondre, en sorte que l'acte même de l'amour est dans ces poèmes celui où chacun perd son identité, exprimant l'ambiguïté de tout amour qui se voudrait fusion.

« Mourir en toi. Soudain ta face infiniment
S'éloigne sans cesser de m'être plus intime
Que la mienne, ce trou de ton éloignement ».⁹

Pour retrouver l'autre et être soi, il faut que l'un des deux s'éloigne, ne serait-ce que de manière infinitésimale. Alors seulement revient le visage, et avec lui le mystère de l'unicité de l'être.

À l'origine d'une telle attitude, dès les premiers poèmes de Pierre Emmanuel, se trouve presque toujours la peur. Elle habite déjà plusieurs textes des années 35 restés inédits et ceux qu'il publia dans la revue *Esprit* en 1937, encore signés Noël Mathieu¹⁰ :

« la peur creuse et fouille la ville
des milles questions de la faim,
les visages béants répondent
ô vaste lèpre des paroles,
éboulis sombre des visages,
que veille la trompeuse nuit ! »¹¹

Le visage disparaît toujours dans la poésie de Pierre Emmanuel lorsque l'homme veut prendre possession d'autrui et, d'une manière ou d'une autre, disparaître ou le détruire. Ce qui est vrai dans l'amour l'est évidemment bien davantage dans la haine, de soi

7 *Sophia*, « Le regard d'Ève », p. 254.

8 *Sophia*, « Le regard d'Adam », p. 257.

9 *Sophia*, « Le regard d'Adam », p. 258.

10 En particulier dans les poèmes qu'il envoie à François Guillot au cours de l'été 1935 (inédits) ; l'un d'entre eux s'intitule même « Visages ».

11 « Villes d'ici », in « Poèmes, de Noël Mathieu », *Esprit*, 53 (février 1937), p. 756-760.

ou d'autrui.

Pierre Emmanuel explique : « Ce qui m'a le plus frappé, peut-être, ce qui a marqué toute ma vie, c'est le monde des camps. Et ce qui m'a frappé dans l'entreprise des camps de concentration, c'est cet attentat contre la face humaine. Que l'on voit d'ailleurs se perpétuer, au moins comme un danger latent. Je ne crois pas que notre époque soit sortie du monde des camps. Je ne crois pas que notre époque soit sortie du temps où ce qui est menacé, c'est la personne dans son essence ; la personne dans sa singularité, telle que l'exprime le visage. Il y a beaucoup de visages dans ma poésie. Le mot visage est un des mots clefs de ma poésie tout entière, c'est le sceau de l'être, en soi, mais dans sa réalité individuelle et sacrée que l'époque tend à abolir parce que l'époque est de moins en moins une époque de visage, elle est de plus en plus une époque de nombre. Les camps de concentration ça a été une des formes d'une opération qui en a d'autres d'ailleurs, et qui consiste à supprimer les visages et à ne considérer les hommes que sous le rapport du nombre ».¹²

Les poèmes de la guerre dénoncent une telle perversion. Le tyran, figure d'Hitler, y est présenté sans visage, voix sans regard :

« Ce qui fut un visage n'est plus
sans les yeux, sans le ciel du front, sans l'arc du
[rêve
qu'une Bouche à tout vent distendue, un marais
de mots, où la Voix même en pourriture tombe ».¹³

À sa suite, « [L]es hommes sans visage » y sont « témoins de l'homme en son anéantissement »,¹⁴ soit

12 *Le singulier universel*, 1^{re} émission, France-Culture, diff. 14.02.1995, émission conduite par Paule Chavasse pour le dixième anniversaire de sa mort.

13 *La liberté guide nos pas*, « Hiver de l'homme », p. 411.

14 *Combats avec tes défenseurs*, « Prophétie sur les nations », p. 117.

qu'ils subissent sur eux-mêmes la haine de l'envahisseur, soit qu'ils finissent par la porter eux-mêmes. Les mêmes mots expriment les sentiments de qui opprime et de qui est opprimé : « le mal barbouille de haine les visages », écrit le poète, parlant tout à la fois de ceux qui subissent dans leur chair la haine de l'ennemi et de ceux qui l'imposent, s'attaquant d'abord au visage pour oublier qu'ils s'en prennent à des hommes semblables à eux. Le mal est sans visage, et cherche donc à le détruire en l'autre :

« Ceux qui avaient nom d'homme
Leurs crocs défiguraient
Quiconque osait donner
Visage au nom de l'homme ».¹⁵

L'homme s'acharne alors sur le visage de l'autre, pour oublier l'âme qu'il lui renvoie. Il peut aussi le réduire à un numéro, en faire un « zek », un bout, en sorte qu'il ne soit plus qu'un élément « rentable » de son projet. N'est-ce pas ce que font nos civilisations du chiffre, de l'administration, de la « protection », de la « sécurité »... et de la surveillance ? Doit-on pourtant voir une reconnaissance d'échec dans l'importance que prennent peu à peu les « reconnaissances faciales » jusque dans les vérifications d'identité ? Le visage disparaît en tout cas tout autant dans les poèmes « Mathématique » ou « Interrogatoire » de *Versant de l'âge*, de « Structuralisme » dans *Jacob*, que dans ceux de *Sodome* :

« Rien d'autre qu'homme. De partout ces yeux, ces
Seins, lèvres, sexes, vains fragments que ne
[raccorde
Nulle image, mais qui s'emmêlent dévorants.
Férocité des murs peints en homme ! Jacob
Qu'encercle un seul regard plein de dents et de
[grilles



Visage du roc. Photographie d'Alfred Dott.



L'incarcérant dans l'homme tel qu'il se prétend,
Sait l'aveugle paroi interminable sans
Dehors, et qui n'est rien que sa surface où peindre
D'autres grilles en trompe-l'œil et d'autres
[dents].¹⁶

- 182 -

À l'inverse, ceux qui choisissent, au prix parfois
d'un immense effort de la volonté, d'offrir leur visage
et de le conserver jusque sous les coups, témoignent de
l'humanité :

« O mes frères dans les prisons vous êtes libres
libres les yeux brûlés les membres enchaînés
le visage troué les lèvres mutilées
vous êtes ces arbres violents et torturés
qui croissent plus puissants parce qu'on les
[émonde
et sur tout le pays d'humaine destinée
votre regard d'hommes vrais est sans limites
votre silence est la paix terrible de l'éther. »¹⁷

Comme souvent dans sa poésie, Pierre
Emmanuel ne dénonce pas la destruction de l'homme
et donc du visage seulement en autrui mais aussi
en lui-même, se distinguant ainsi de bien de ses
contemporains :

« Il te suffit d'ouvrir les yeux et d'écouter
et tu es le tyran, tu es le Mal en marche,
ton visage est le microphone de la Voix

Car la Voix me crie le néant en plein visage
et pénètre par moi jusqu'aux lointains
[tombeaux !]¹⁸

On sait l'importance de ce poème « Je me suis
reconnu », dont le poète affirmait qu'il était essentiel à

ses yeux autant que « Christ au tombeau » ou « Tombeau
d'Orphée ». Il ouvre à Pierre Emmanuel une conscience
plus aiguë de notre complicité au et dans le mal, de la
fragilité de notre humanité lorsque nous nous sentons
menacés jusque dans notre vie :

« J'ai peur. Je n'en puis plus d'assumer tant de Peur
et de crier mon faible jour en ses ténèbres :
je suis à bout d'humanité, ne sachant plus
si cette plaie à vif sous l'acide des larmes
cette plaie qui contemplait Dieu à découvert
est encore un visage d'homme, ou si le gel
n'a point saisi mes yeux jusqu'à l'âme. »¹⁹

La peur de perdre son humanité s'ajoute alors
à la peur d'affronter son humanité. « Des dos fuyards,
des visages enfouis dans les coudes »²⁰ manifestent bien
souvent cette peur, y compris chez certains personnages
bibliques, symboles de notre commune nature. Dans
Sodome Adam est ainsi présenté après le péché originel
« tourn[ant] le dos » à Dieu, par crainte de croiser son
regard, en sorte qu'il refuse l'amour divin et sa colère,
avers et revers, pourtant, d'une même réalité.

« Ses yeux traçant la route obstinée que ses pas
lourds de l'immense lassitude de la terre
tassent de tout le poids des hommes à venir
Adam, que Ton regard fait saigner à l'épaule
et qui s'écroule en trébuchant à chaque mort
fuit pesamment, le dos courbé par la mémoire
sans fin ! halant à contre-sang son Éden mort. »²¹

C'est au reste ce que le poète lui reproche, par
la bouche du patriarche :

16 Jacob, « Structuralisme », p. 135.

17 Jour de colère, « Hymne de la liberté », p. 177.

18 Combats avec tes défenseurs, « Je me suis reconnu », p. 124.

19 La liberté guide nos pas, « Lamentation pour le temps de
l'avent », p. 413.

20 L'honneur de Dieu, II, 1, p. 33 (texte inédit, Fonds Pierre
Emmanuel, IMEC).

21 Sodome, « Prière sur Sodome », p. 275-276.

« Mais si, lâchant le temps comme une corde usée
secouant la stupeur du sépulcre à son cou
terrible, il s'arrachait à son ombre future
et faisait face à son visage en Ton courroux ?
S'il dressait sa stature abolie dans les sphères
les pieds ancrés dans l'interdit, le regard creux
tourné en Toi ? S'il se laissait crever les yeux
par Ton doigt qui maudit et commande la fuite,
s'il tendait le mutisme en lui pour ne point fuir ? »²²

Il verrait alors « l'Image / fulgurante à travers
l'Éternel étonné, / figure du nouvel Adam ». Telle est
l'attitude d'Abraham : il prie pour Sodome « le visage
tourné vers l'Orient » des larmes »,²³ tout son corps
ouvert à l'infini dans le geste de qui se sent responsable
devant Dieu et devant les hommes, « étayant le ciel de
ses grands bras ».

Cette perspective permet au poète de creuser
le motif fondamental des atteintes au visage : derrière
lui se laisse peu à peu deviner une autre face dont tout
homme est porteur, mais que bien peu acceptent de
porter ou de regarder :

« Et toi bourreau anonyme dont la fonction
est de défigurer toi-même ton visage
atteindras-tu à bout de haine et de douleur
à ces bords d'inhumanité pure où la Face
de dieu est toute proche et si navrée d'amour
derrière celle translucide des victimes
que le plus infernal blasphème serait moins
sacrilège que ce visage en filigrane
le tien ! qui te confrontera dans l'éternel ? »²⁴

Le mot « face » complète alors celui de

« visage » en renvoyant à la « Sainte Face », visage
outragé du Christ dans sa Passion. Ainsi la dignité
indestructible du visage humain lui vient-elle, dans la
poésie emmanuélienne, de ce qu'il laisse transparaître,
volens nolens, celui du Christ. Mieux encore : plus l'homme
s'attaque à ce visage, plus il fait paraître chez sa victime
la Face que la peur, les petites etc. couvrent et voilent
au quotidien. Car c'est leur être même que les hommes
refusent lorsqu'ils attaquent le visage d'autrui ; c'est
leur ressemblance qu'ils veulent détruire, leur dignité
qu'ils veulent réduire à néant. Pourtant ils ne le peuvent
jamais complètement, car un autre en eux et dans leurs
victimes assume leur humanité.

« Quand les hommes ont oublié jusqu'à leurs traits
jusqu'aux traits du ciel las penché sur leur misère
Quand dieu sentant durcir la nuit sur son rejet
Se voit abandonné de l'humaine lumière,
Toi, Visage hardi face au Père osé nu
Toi, naissant de la science horrible de l'abîme
où le plus haut amour enfin s'est reconnu,
parais au fort de Sa colère ! Sauve-Le
du désespoir par l'absolue miséricorde,
amour dont Il t'aima avant qu'il le conçût ». ²⁵

Pierre Emmanuel avait d'abord écrit « leur
nom » et non « leurs traits » : l'identité de l'homme se
dit aussi bien dans l'unicité du nom que dans celle du
visage. Sa grandeur aussi. Encore faut-il qu'il accepte
de la reconnaître, et ensuite de l'assumer. Or sa dignité
lui vient d'un autre, ainsi que le dit le mot « Face », et
le tire vers lui, l'écartèle. Refuser son visage est alors,
comme le manifestait Adam, refuser la vocation qui
nous vient de notre nature humaine, crée, refuser d'être
« à l'image et à la ressemblance » de Dieu. Telle est
l'attitude non seulement du tyran des œuvres de guerre
et de ses sbires, mais de quiconque désire l'autre pour

22 *Idib.*, p. 276.

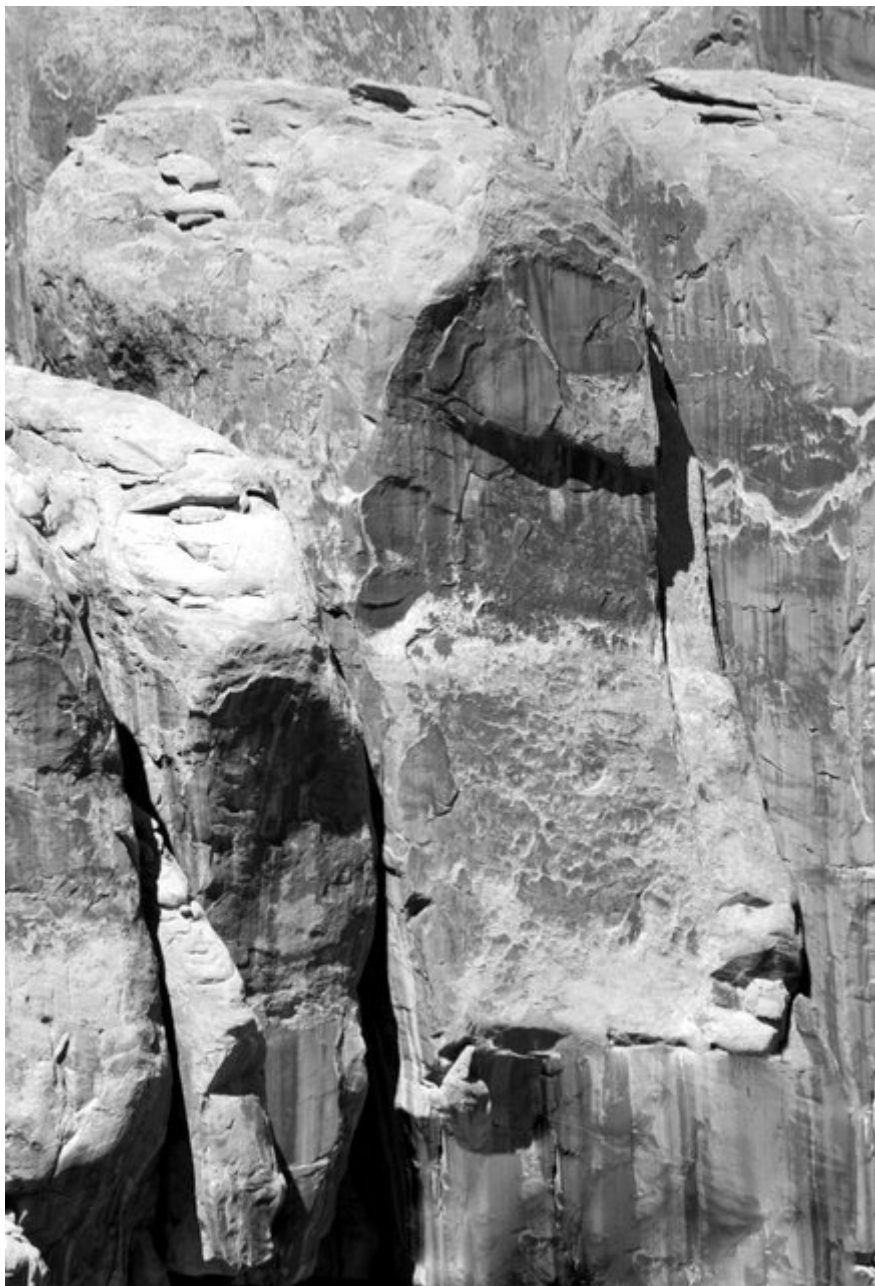
23 *Ibid.*, p. 270.

24 *Combats avec tes défenseurs*, « Camps de concentration », p.
142.

25 *Sodome*, « Naissance du visage », p. 302-303.

peut être

- 184 -



Visage du roc, 2. Photographie d'Alfred Dott.

soi et refuse de se donner lui-même, autrement dit de chacun de nous un jour ou l'autre.

La mort de Galéas, l'un des protagonistes de *L'honneur de Dieu*, pièce inédite, est particulièrement éclairante sur ce point. Le drame, écrit durant la guerre, aborde différemment les thèmes présentés par les œuvres poétiques et montre comment l'origine et la fin de l'homme se rejoignent dans le mystère de son visage :

« Claire :

Galéas ! Regarde la Croix ! Elle est au-dessus de ta tête...

Meurs le visage vers le ciel. Rends ton âme à Dieu !

Galéas (rugissant.)

Non !

(Il tourne le visage vers la terre, et meurt.)

Le lépreux

Ne le laissez pas la face contre terre.

Que son visage prenne mesure du ciel

Tant que la cire de ses traits est tiède encore ».²⁶

Jusqu'au moment de la mort la liberté s'exprime dans le geste d'offrande ou de refus du visage. Mais Pierre Emmanuel semble penser – avec toute une tradition populaire et spirituelle – que l'ultime acte visible ne dit pas nécessairement le dernier mot de la miséricorde ; d'autres peuvent alors relayer le mourant pour l'aider à accueillir son être le plus profond, et qui sait si l'abandon dont il fait preuve alors n'est pas le signe qu'il accepte enfin de se laisser transformer, en sorte que son visage prenne le relais d'une volonté qui ne parvenait pas à s'offrir à l'amour ?

« (...) un jour l'évidence étrange de l'azur retentira dans tout l'absurde : mon visage

sera le coup de gong d'un effrayant réveil
(...) Alors, d'un regard creux de fou fixant les
[flammes

en Tes traits de damné je me reconnaitrai :
ah ! sauve en moi du désespoir Ta Face sainte
à l'heure où je serai Ta douleur infinie,
à l'heure de comprendre enfin

(mais comprendrai-je
jamais assez profond ce qu'à Tes yeux je suis)
que Tu m'as confié Ta face en héritage
et que dépend de moi Ton éternel Visage
cet ultime Regard qui me dénudera ».²⁷

Il faut une grande confiance en l'autre – et peut-être un grand abandon de soi – finalement pour accepter d'offrir son visage sans la moindre restriction ; il faut surtout avoir accepté pleinement sa vocation d'homme, trop grande pour chacun de nous et pourtant déjà assumée en perfection par le Fils de l'homme, le Christ, Face souffrante et glorieuse qui donne sa mesure à tout homme.

« Puis, l'âme en ce combat ayant conquis sa taille
un grand repos étend ses branches sur le temps,
et l'hymne véhément s'apaise. L'on entend
d'immenses nappes de regard monter des mondes
sous le regard que dieu délègue à l'œil humain :
la distance est un dialogue intarissable
de l'homme à sa nombreuse image dont les traits
l'un par l'autre estompés dans l'éternel, se fondent
en un visage plus humain qu'homme jamais,
et plus intérieur que son haleine à l'âme
ou ce silence entre deux battements du cœur ».²⁸

Jacob symbolise entre autres, dans la poésie emmanuélienne, ce double mouvement de refus ou d'acceptation de soi-même, de l'autre, du Christ, qui

26 *L'honneur de Dieu*, III, 4, op. cit., p. 84.

27 *La liberté guide nos pas*, « Hymne de la paix », p. 424.

28 *Sodome*, « L'arbre de chant », p. 336-337.

habite tout homme : il commence par fuir, puis décide, enfin, de « faire face », d'affronter le combat « face à face » avec l'ange qu'il ne voit pas puisque tout se déroule de nuit. Le combat est très mystérieux dans la « Nuit de Jacob », car le patriarche paraît lutter contre lui-même autant que contre Dieu :

« Cette nuit, je veux fouiller
Les monts de cendre sur moi-même accumulés.
Il suffira d'une étincelle de ténèbre
Germant de tant d'années vaines sous le crassier
Pour qu'un buisson ardent surgisse à ma rencontre,
Dieu sur ma face. Je sais Qui j'affronte ici
Je le veux face à face enfin et vais à Lui
À travers moi obstinément depuis l'enfance
Même en immonde lieu ne mendiant que Dieu. »²⁹

Le poème « À l'aplomb de ta Face » suit alors immédiatement « Lutte avec l'Ange », et s'ouvre sur la partie « La Sainte Face ». La réponse de Dieu à la prière d'Abraham le disait déjà clairement dans *Sodome* : « Qu'ils se voient donc en Christ »³⁰ : la face humaine ne se comprend que dans sa dimension véritable : celle de la Face du Christ, comme l'image à peine devinée dans le miroir ne se comprend que dans le visage auquel elle renvoie.

Peut-être alors l'homme doit-il accepter, au quotidien, que son propre visage lui demeure un mystère. Le mouvement qui lui fait fouiller le visage de l'autre pour parvenir jusqu'à son âme est source et reflet des pires désirs, nous l'avons vu ; le miroir dans lequel il cherche à se voir ne lui renvoie qu'une image plane, incomplète et fautive, dangereuse parce qu'il pense se comprendre lui-même pleinement.

« Ni tes mains ni ton miroir
Ne t'enseignent ton visage

À peine en vois-tu l'image
Que tu cesses de te voir. »³¹

Pourtant l'homme n'est jamais aussi mauvais ni aussi bon qu'il le pense ; il n'est jamais non plus si fermé sur lui-même que le Visage du Christ ne puisse se deviner en lui, plus ou moins voilé, plus ou moins blessé. Mais pour le voir, il lui faut passer du geste qui dévisage à celui qui accueille le mystère :

« Ah ! qu'ils ne cherchent point à se voir : le secret
est la trame de toute vie, et l'âme ignore
de quel visage à nu elle affronte son dieu.
Blessure bienheureuse au flanc de la vie noire
Œil de dieu grand ouvert en l'homme avant qu'il
[fût,
vraie profondeur de tout regard ! louée sois-tu
d'avoir mis entre l'homme à naître et son Image
la distance absolue du chaos, qui fait
rage crevant le ciel tendu qui la couvre,
[lambeau ! »³²

La solidarité entre les hommes naît de cette Face commune portée par tous en filigrane : elle les renvoie les uns aux autres et en chacun d'eux aux différents visages qu'il offre selon les temps et les lieux. La division et le multiple – que l'on retrouve jusque dans « Être ou fenêtre », derniers poèmes du *grand œuvre* et de toute la poésie de Pierre Emmanuel, – ne sont plus alors une malédiction. Que notre monde ne soit qu'« un reflet de celui où nous vivons »,³³ en sorte que nous ne voyons qu'en miroir le réel, ou déjà la présence réelle du monde à venir, le visage n'y est plus « nuage », il « attend la Face de Dieu »,³⁴ se laissant construire peu

29 *Jacob*, « Et Jacob resta seul », p. 76.

30 *Sodome*, « La prière d'Abraham », p. 279.

31 *Versant de l'âge*, « *Aquí estoy yo* », p. 873.

32 *Sodome*, « Naissance du visage », p. 304.

33 *Le grand œuvre*, « Être ou fenêtre », 4^e de couverture.

34 *Visage nuage*, « Visage nuage », p. 785.

à peu :

« Il faut que l'homme aille au bout de son mal
Et s'abîme dans l'excès de sa haine
Qu'il découvre en son acharnement contre Toi
La fureur qui le déchire lui-même
Pour comprendre que son vrai visage
Est la face agonisante de Dieu ».³⁵

Il lui suffit – mais il lui est nécessaire – de se reconnaître responsable de cette « Face » en lui-même et en autrui, et néanmoins incapable de construire la ressemblance à l'Image qui l'habite.

« Seul Visage ! lacère en gloire
Le mien qui voile ton jour
Que les feux de ton amour
T'aveuglent sur ma pauvre histoire ».³⁶

Tous les visages, ceux que l'on offre et ceux que l'on refuse, ceux que marque la souffrance comme ceux qui l'infligent, renvoient donc à l'Être qu'ils voilent ou laissent percevoir en transparence. Ensemble, ils constituent le « Visage éternel »³⁷, la Face de l'Amour qui ne se découvrira pleinement que dans l'eschatologie³⁸ :

« Bien au-delà de ma capacité apparente, jusqu'au fond de mon indignité et de celle des contemporains, je suis, et me sens, co-responsable d'une réalité qui passe toute définition, d'une re-semblance, d'une semblance suprêmement active à retrouver, que traduisent symboliquement ces vocables : esprit, visage, cœur. En la moindre de ses images sans nombre, fût-elle prise dans l'enchaînement de situations grégaires

où, apparemment, les êtres humains *s'effacent d'eux-mêmes* dans le phénomène collectif, la *face humaine* est toujours en éveil, reflet de la Face de Dieu *dans* cet homme-ci, réflexion de la Face *par* cet homme. La damnation, c'est l'effacement : le salut, c'est la ressemblance. Ressemblance vivante, opérante : suivant le degré d'attention ou de refus, la Présence s'éveille dans l'âme et l'illumine de proche en proche, ou au contraire s'efface en elle, qui s'éteint en l'effaçant.

(...) Toute personne, par définition, est une image *réelle*, plus ou moins vive, plus ou moins brouillée, de l'Inaccessible Sans Image. Tel est le sacré : la Présence en Face. Et aussi le sentiment, ou le reflet, de son étrangeté, de sa proximité d'aplomb sur nous. Reflet visible fût-ce fugitivement, ou en situation paradoxale, sur le visage du premier venu, et qui en est la face qu'il ignore, lui par elle sanctifié. Découvrir le sacré, *l'inviolable*, en autrui et en moi, c'est, quelle que soit l'apparence, comprendre que n'importe qui est essentiellement désir de Dieu ; que son désir de Dieu et le désir Dieu envers lui, à travers d'inexprimables déserts, s'accomplissent l'un dans l'autre. Et que ce désir peut être frustré – Dieu avorter dans cet homme, dans l'homme. L'homme est ainsi le grand risque couru par Dieu, qui se fait chair pour l'amour de nous, son image, et entre avec nous dans la vallée de la mort. (...) j'ai souvent scruté le visage troué d'infini des faméliques, des concentrationnaires, des torturés, des « sacrifiés » de toute espèce, et j'y ai lu – comme j'ai lu sur celui de certains saints – l'intolérable dénuement de l'Amour ».³⁹

- 187 -

35 *Visage nuage*, « Vrai visage », p. 808.

36 *Versant de l'âge*, « Dies irae », p. 857.

37 *Sodome*, « Naissance du visage », p. 304.

38 « Chaque visage ouvert dans la foule / (...) Annonc[e] la Pâque éternelle. / Nous communions tous par les yeux / Levés au ciel ensemble », *Le grand œuvre*, « Porte de l'homme », 11, p. 1224.

39 *La Face humaine*, « La face humaine », p. 268-269.



Parterre à Mulhouse. Photographie d'Alfred Dott.